

# JOURNAL ASIATIQUE.

JUIN 1838.



## QUATRIÈME LETTRE

Sur l'Histoire des Arabes avant l'Islamisme,  
par Fulgence FRESNEL.



A. M. JULES MOHL, A PARIS.

Djeddah, janvier 1838.

Monsieur,

Cette quatrième lettre renferme, comme les précédentes, un texte traduit et des notes<sup>1</sup>; mais ob-

<sup>1</sup> Outre la suite de mes renseignements sur la langue ehikili ou hbimyarique. Je n'en fais pas l'objet d'un mémoire à part, parce que l'éloignement où je me trouve de la métropole m'engage à vous transmettre mes observations, pour ainsi dire une à une, et par toutes les occasions qui se présentent. Si quelque chose se perd en

servez que je n'ai eu, ni pour la traduction, ni pour le commentaire, les secours que j'avais en Égypte. J'ai laissé au Caire la plus grande partie de mes livres; j'y ai laissé mon schaykh, le schaykh Mouhammad Ayyad de Tantah (que Dieu l'exalte), et je ne me trouverai plus, d'ici longtemps, dans des conditions favorables au genre de travail qui m'occupait là-bas. Toutefois, je ne resterai pas oisif, et j'espère que mes nouvelles lettres ne vous feront pas regretter les *oignons d'Égypte*.

On ne peut rien brusquer avec les Arabes d'Arabie, fort différents des Arabes du Caire. Ceux du Hhidjâz en particulier voient avec peine leur territoire profané par les infidèles, et sa portion inviolable de plus en plus restreinte. Car il nous suffit aujourd'hui, pour ne pas être en contravention, d'éviter dans nos excursions les points d'où nous pourrions découvrir la Mecque, et comme cette ville est resserrée dans une gorge, on peut en être tout près sans la voir. Au surplus, l'aversion des gens du pays pour la race européenne provient d'un autre fait, qui, à la vérité, se lie au premier, mais leur tient au cœur tout autrement que la profanation d'une chose sainte. — Vous savez déjà qu'en matière de profanations et de scandales, il serait difficile de surpasser les Mecquois, qui, comme les chrétiens de Jérusalem, semblent avoir pris à tâche de justifier le proverbe :

chemin, la perte ne sera pas irréparable; un travail complet sur la langue chhkili demanderait des années, et plus d'argent que je n'en ai.

« Près de l'église, loin du bon Dieu. » — Cet autre fait, si cruellement intéressant pour les habitants de la ville sainte, et qu'ils déploreront d'âge en âge avec la plus juste douleur, c'est l'énorme diminution des profits annuels résultant du pèlerinage, profits qui constituent le revenu de la Mecque.

Depuis que les musulmans ne croient plus à leur étoile, leur zèle religieux s'est considérablement refroidi, et ce refroidissement est surtout sensible dans les classes élevées. Chez eux, comme chez nous, l'irréligion commence par en haut, et ne descend que peu à peu dans le peuple. Que sont, hélas, les pèlerins de nos jours? « des cancre, hères et pauvres diables, » dont il n'y a rien à tirer. Les grands seigneurs eux-mêmes sont devenus beaucoup moins prodigues de leur or; — on dirait que cet or augmente de valeur à mesure que la foi diminue. — Un agha d'autrefois faisait plus de dépenses dans les lieux saints qu'un pacha aujourd'hui. Il se serait fait scrupule de marchander ou même de compter à la Mecque; en conséquence, il jetait les *makhboûb* par poignées, puis s'en retournait chargé de bénédictions, avec la certitude d'avoir fait une excellente opération. — Aujourd'hui, ce n'est plus cela. Or il ne faut pas être bien fin pour reconnaître que le changement survenu dans la place, c'est-à-dire la baisse progressive et irremédiable de tous les articles de sanctification, se rattache au progrès des idées françaises. *Inde iræ.*

La lettre de recommandation que nous donna le

grand schérif de la Mecque à notre départ du Caire, où il est retenu un peu contre son gré, et le firman dont je suis porteur, et que je dois à l'obligeance de MM. de Lesseps et Toppel, sont conçus dans des termes qui me promettent un bon accueil sur toutes les parties du Hhidjâz où un infidèle peut mettre le pied, pourvu que les Wahhabites de l'Assir ne nous forcent pas à la retraite. Mais ce n'est qu'au printemps que je pourrai faire connaissance avec les lettrés de la Mecque, et recueillir tous les fruits de mon voyage au Hhidjâz. Pendant six mois de l'année, la portion la plus intéressante de la population mecquoise déserte une ville devenue semblable à un four, et se réfugie sur la montagne, dans un vallon si charmant et si frais, relativement aux lieux environnants, qu'on le suppose originaire de Syrie et miraculeusement transporté dans le voisinage de la Mecque. C'est là, à Taïf, que je leur ai donné rendez-vous *in petto*.

Je n'ai pas l'espoir de trouver parmi ces gens-là un second schaykh Mouhammad; mais, quand j'aurais ce bonheur, me restera-t-il assez d'yeux pour déchiffrer de nouveaux manuscrits? Dès à présent, la lecture de l'arabe me fatigue très-promptement, et je sens le besoin d'un secours optique fort puissant. D'un autre côté, les hommes, les bêtes et les choses qui constituent mon atmosphère actuelle, sollicitent mon attention d'une manière irrésistible. Pour la première fois de ma vie, je me trouve sur un terrain neuf, et chez un peuple qui a conservé sa phy-

sionomie primitive. Au Caire, le présent est si sale, si pauvre, si décoloré, que j'éprouvais le besoin d'y échapper par le passé. D'ailleurs, l'Égypte moderne était décrite, ou allait être décrite, par M. Ed. W. Lane, de manière à ne rien laisser aux glaneurs d'observations. Ici, c'est tout autre chose. L'Arabie, telle qu'elle est, offre un véritable intérêt de curiosité<sup>1</sup>, et il y a ici de quoi observer jusqu'à la consommation des siècles. Je mets en fait que dans l'univers entier on ne trouvera pas une réunion d'hommes, parlant la même langue, qui soit plus complexe, plus hétérogène, plus riche en contrastes de mœurs, d'opinions, de costumes, que la grande famille qui peuple la péninsule arabique. C'est le contraire de l'unité, le triomphe de l'anarchie. Or les anarchistes de ce vaste pays méritent qu'on s'occupe

<sup>1</sup> Un autre genre d'intérêt vient de s'ajouter à celui qui me touche. Cette contrée, qui n'avait pas la plus petite place dans les pensées d'un publiciste européen il y a sept ou huit ans, a acquis une importance inattendue, depuis l'établissement des communications, entre l'Inde et l'Europe, par la mer Rouge et l'Égypte. La route des anciens, abandonnée au xv<sup>e</sup> siècle, est reprise aujourd'hui pour toujours. Moukallah, Mokha, Djeddah, Ckosseyr et Suez, en sont les étapes nouvelles. En y déposant son charbon, l'Angleterre y a fait reconnaître sa puissance, et dès à présent, lorsqu'un bâtiment anglais jette l'ancre dans notre port, tout le monde sent que l'autorité, ou, si vous voulez, l'importance du gouvernement turc est éclipsée par celle du capitaine européen qui paraît momentanément sur la scène. Le Turc ne respire que lorsque l'Anglais est parti ; cela soit dit sans le moindre levain de jalousie nationale. Il est de fait que si nous étions menacés, nous Français, par les gens du pays, nous n'aurions d'autre refuge que la protection anglaise. Or celui qui pourrait bien accepter cette protection en cas de besoin, doit bannir de son cœur tout sentiment de rivalité.

d'eux. Malgré leurs *feuds* de tribu à tribu, querelles envenimées qui déchirent de toute éternité le sein de l'Arabie, ils résistent presque partout et souvent avec succès aux envahissements de Mouhhammad Alyy. Ils résistent encore mieux à cette autre invasion qu'il leur faudra pourtant subir à leur tour et qui finira par niveler toutes les nations du monde, l'invasion des mœurs européennes ; quand celle-ci sera accomplie, il n'y aura plus que des différences physiques entre les différents peuples de la terre, et la meilleure moitié de l'intérêt des voyages aura disparu. Dieu merci, nous n'en sommes pas encore là, à Djeddah. Nous recevons bien de temps en temps la visite d'une corvette anglaise, qui vient s'établir dans notre rade, saluer le gouverneur, et l'obliger à rendre le salut coup pour coup ; mais nous ne sommes point tentés d'aller admirer la construction de la corvette et l'ordre précieux qui y règne, parce que nous savons que le capitaine a de petits cochons à bord ; nous nous en tenons, comme nos pères de l'antiquité païenne, à des barques non pontées et dépourvues de boussole : (c'est sur une de ces barques que j'ai fait le voyage de Suez à Djeddah au milieu des écueils). — Nous recevons bien tous les mois la visite d'un bateau à vapeur, la plus moderne et la plus *merveilleuse* des *merveilles* de l'Occident ; mais nous n'avons garde d'aller examiner la machine parce que nous savons *à priori* que c'est tout simplement une diablerie ; un petit démon conjuré par les procédés connus et empiri-

sonné dans la chaudière incandescente, met les roues en mouvement par les vains et perpétuels efforts qu'il fait pour sortir. Toute cette magie de la civilisation européenne est pour nous sans intérêt, parce qu'elle est sans grâce et sans poésie. Tout cela ne vaut pas une soirée de l'Antari (lecteur de la vie d'Antar), ou du Mouhhaddith (conteur récitant de mémoire), ou du Schâir (poète qui chante, avec accompagnement de monocorde, le poème héroïque d'Abou-Zayd), — personnages qui font les délices de nos cafés. Tout cela ne vaut pas un dhikr (voyez l'ouvrage de M. Lane) et l'ivresse religieuse qu'il produit. Tout cela ne vaut pas une tamirâh de chiché ou une pipe de bon tabac : — vous conviendrez avec moi que fumée pour fumée, celle du tombac ou du djabali (latckiyé) est bien préférable à celle du charbon de terre.

J'ai, comme de raison, fait connaissance avec l'Antari, le schaykh Abdallah, qui n'est Antari qu'après le coucher du soleil; car tant que cet astre brille sur l'horizon, le schaykh Abdallah est tapisier, son auditoire n'étant ni assez riche, ni assez nombreux pour le dispenser de travailler dans le jour. Ce schaykh Abdallah m'a communiqué un exemplaire fort curieux de la vie d'Antar. Il est précédé d'une *mouckaddamah* ou introduction qui prend les choses de fort loin, puisqu'on y trouve, à propos d'Antar, des traditions antédiluviennes. En voici une qui m'a donné à penser<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> J'ai accueilli cette fable, quoique dérogatoire à la gravité des

Je ne sais si vos Persans ont conservé le souvenir des sept géants qui formaient paravent en se mettant, l'un à côté de l'autre, sur une ligne perpendiculaire à la direction du vent, en sorte que le bon Dieu ne pouvait pas le faire souffler à son gré sur la terre. Cet état de choses n'était pas tenable. Pour y mettre ordre, Dieu envoya à ces géants un sommeil profond, j'ose même dire éternel. Or ce sommeil fut accompagné de rêves d'une nature si délectable, que les sept dormeurs ou dormants donnèrent naissance à sept fleuves dont le pays fut inondé, et transformé en un lac. — Cette tradition se trouve ailleurs avec beaucoup plus de détails; l'auteur de la vie d'Antar ne fait ici que la rappeler sommairement pour nous conduire à la naissance d'Arodj, roi des Amalécites, le même que Og, roi de Basan. — Longtemps après cette inondation, de nouvelles races ont remplacé les géants sur la terre, et nous arrivons au siècle de Noûhh (Noé). Noé avait une sœur, dont la fille, nommée *Ounekâ*, alla un jour se baigner dans le lac dont nous venons de parler : mais elle n'en sortit pas comme elle y était entrée; car elle en sortit grosse par la permission du *Très-Haut* (cette formule indique toujours un miracle), sans avoir eu aucune communication avec aucun individu mâle.....

sujets que je traite, parce qu'elle nous apprend que les Arabes considéraient les Amalécites comme une race de géants. Or cette opinion des Arabes doit servir à corroborer une conjecture dont je vous ai dit un mot ailleurs, et sur laquelle je vais revenir.

C'est ici qu'il faut s'arrêter pour méditer profondément.—Rappelez-vous l'origine du lac. J'ai quelques raisons de croire que c'est, ou le lac de Van, ou le lac d'Ourmiyah. — Voyez un petit ouvrage assez curieux, intitulé *Lucina sine concubitu*.

Je vous disais donc que la nièce de Noé en sortit grosse, remarquablement grosse; et quand ses neuf mois furent accomplis, autre prodige : elle accoucha d'une outre. Cette outre n'eut pas plutôt touché le sol, qu'elle creva, et il en sortit comme un intestin grêle qui s'étendit peu à peu jusqu'à la longueur de 1500 coudées (toujours par la permission du Très-Haut), et enfin prit forme humaine. C'était Awdj, roi des Amalécites, qui survécut de 1500 ans à Noé, son grand-oncle, et fut tué par Moïse.

Le mot *bouhhayrah* (petite mer), signifie bien certainement « un lac, » et le lac d'Ourmiyah se trouvant, aussi bien que celui de Van, dans le voisinage des lieux habités par Noé, soit avant, soit après le déluge..... Ceci, dira-t-on, n'est qu'une conjecture; mais remarquez qu'on ne peut rien inférer contre mon opinion de la nature des eaux de l'un ou de l'autre lac, parce que le déluge universel, qui n'eut lieu qu'après la naissance d'Awdj, dut nécessairement étendre à l'infini les ondes prolifiques du Bouahhayrah où la nièce de Noé prit un bain.

Je vous parlais, dans ma dernière lettre, du désir que j'ai de voir les Arabes sur tous les points de leur immense péninsule; mais il est bien évident

que ce désir ne peut être satisfait avec les ressources que je possède; je doute même qu'une pareille tournée fût possible aux plus riches et aux plus déterminés. Le gâchis politique de ce pays a été porté au comble par l'interminable guerre de Mouhammad Alyy. Tout dernièrement le Nadjd, la patrie du chameau et du cheval, vient de lui échapper. Khourschid-pascha, gouverneur de Médine, doit partir bientôt (dit-il) pour y rétablir encore une fois son autorité. Les Wahhabites de l'Assir ne sont pas plus faciles à mener que ceux du Nadjd, et Ahhmad-pacha, gouverneur de la Mecque, se dispose à porter encore une fois la guerre dans leurs montagnes. Je ne serais nullement étonné que la monarchie wahhâbite renaquit de ses cendres. J'en serais très-fâché, malgré ma prédilection pour les Arabes, parce que les Wahhâbites sont des puritains qui défendent la pipe et le nardjîleh. Le triomphe que je rêve, et qui probablement n'aura jamais lieu, serait celui des tribus du nord comprises sous le nom générique d'Anazeh; tous mes vœux sont pour ces gens-là, parce qu'ils ont conservé quelque chose des mœurs antiques et ne comprennent rien au fanatisme de leurs voisins. Malheureusement ce fanatisme enraciné est à présent, comme autrefois, le seul levier au moyen duquel l'Arabie centrale puisse redevenir menaçante. L'ambition et l'orgueil suffisent aux autres peuples; mais ils ne suffisent point aux Arabes, parce que ces deux sentiments s'épuisent chez eux

dans les rivalités de tribu à tribu, et qu'il n'en reste plus assez pour la rivalité de Turc à More. Pour les pousser à reprendre la Mecque et Médine, il leur faut de plus la ferveur d'une religion nouvelle, qui est le Wahhâbisme ou protestantisme musulman. Je vous dis ce qui est, non ce que je souhaite; ainsi croyez-moi. Quant à l'Arabie Heureuse, — ou plutôt l'Arabie méridionale, car je n'ai jamais rien compris à la division des Arabies en *Pétrée*, *Déserte* et *Heureuse*, c'est un fouillis dont il est impossible de donner la géographie politique. Je dois à M. Chédufau, médecin en chef de l'armée du Hhidjâz et du Yaman, la connaissance de quelques riches négociants du Hhadramaut ou de Mahrah, établis dans cette ville, entre autres celle du hhâddj Salim Bânâmeh, et celle du hhâddj Salim alhhadrami, gens instruits, avec lesquels on peut causer; et j'ai appris d'eux que leur pays, c'est-à-dire toute la côte méridionale d'Arabie jusqu'à quatre degrés et au delà dans l'intérieur, est en proie à la plus complète anarchie. Il y a bien à Ckischin, capitale du pays de Mahrah, un petit prince qui prend le titre de sultan; mais, hors des murs de Ckischin, on se moque de lui. Au reste, le hhaddj Salim Alhhadrami affirme que le soleil ne s'est jamais levé sur le Hhadramaut que pour éclairer une bataille ou un combat. — « Qui est-ce qui gouverne dans son pays? » demandais-je hier à Mouhhsin, mon maître d'ehhkili? — « Il n'y a point de gouvernement chez nous. » — (Mouhhsin est de Mirbât

près Zhafâr.) — « Mais si l'envie me prend d'y faire  
« un voyage, qui me protégera? » — « Ton sabre. »  
— (Notez que je n'ai point de sabre; je suis peut-  
être le seul voyageur qui ait fait un séjour de  
plusieurs années dans le Levant sans acquérir un  
damas de toute beauté.) — « Mais il n'y a donc  
« point de cultivateurs sur vos terres? » — « Les gens  
« de mon pays vivent de lait et de viande, et ne  
« connaissent pas le pain; quelques-uns sèment des  
« haricots pour leurs vaches; mais c'est toujours le  
« plus fort qui récolte. » — Tout cela est assurément  
fort curieux, mais peu rassurant.

Au moment où je vous écris, il n'y a aucune sû-  
reté pour les voyageurs dans le Yaman proprement  
dit, c'est-à-dire dans la région qui s'étend depuis  
l'Assir jusqu'à Aden; et cela par suite d'une pointe  
qu'Ibrahim-Pacha le jeune a faite dans la montagne,  
et qui ne servira probablement qu'à embrouiller  
les affaires, comme tout ce que l'on fait au nom de  
Mouhhammad Alyy. Pourtant, il a pris Faëzz, et  
l'on dit aujourd'hui que l'imâm de Sanâ est prêt  
à se soumettre; — mais cette nouvelle a besoin de  
confirmation.

Ainsi, jamais la péninsule arabe n'a été plus  
difficile à explorer qu'en ce moment. Cependant,  
comme on voit ici, à Djeddah, des gens de toutes  
les parties de cette péninsule, principalement à  
l'époque du Hhaddj dont nous sommes tout près,  
j'espère obtenir bientôt bon nombre de renseigne-  
ments sur les contrées les moins connues. Par

exemple, j'ai déjà appris de mes *Hhadramis* que le territoire sur lequel notre géographe Brué a mis pour étiquette *pays totalement inconnu*, est rempli de villes et de bourgades. La partie occidentale de ce territoire dépend du Hadramaut, dont la capitale Schibâm est située à huit journées de Schihhr ou Schehhr <sup>شحر</sup>, et à douze ou treize de Sanâ<sup>1</sup>, ce qui placerait cette ville à environ 17° de latitude nord, et un peu plus de 46° longitude est. A une journée de distance à l'ouest de Schibâm est Térim, ville de quelque importance, puisqu'on y compte autant de mosquées que d'églises à Rome, viz. 360. A une demi-journée à l'est est Seywoûm, autre ville très-considérable. Le tombeau du patriarche Hoûd est situé dans la vallée de Bourhoût, à deux ou trois journées à l'est de Schibâm. Dans le voisinage est le puits de Bourhoûs<sup>2</sup> (le *Ckâmoûs* prononce Barahoût) où sont en réserve les âmes prédestinées à l'enfer. — Il en sort un bruit lugubre et des exhalaisons fétides. — La partie occidentale du « pays

<sup>1</sup> Toutes réductions faites. Les journées de caravane n'ont pas la même valeur dans toute la péninsule arabique, et sont plus courtes dans le Hhadramaut, pays montueux, que partout ailleurs. Ainsi l'on compte ordinairement douze journées de Schihhir à Schibâm. J'ai dû les réduire à huit. Quant à la distance de Schibâm à Ssanâ, Niebuhr nous donne, comme une chose positive, que cette distance est de huit journées. Cela ne peut s'entendre que des journées d'un courrier; c'est ce dont je me suis assuré.

<sup>2</sup> *Barhôt* <sup>برهوت</sup> signifierait en ehhkili « le fils du grand serpent noir. » Je ne doute pas que <sup>برغوث</sup> « puce, » ne soit un mot composé de la même manière; c'est peut-être « le fils de Yaghoûth. » — La

« totalement inconnu » dépend de la Mahrah. Cette contrée de Mahrah est beaucoup trop restreinte et beaucoup trop à l'est sur la carte de Brué; car elle s'étend depuis Sayhhoût سَيْحُوْت (entre Ckischin et le cap Bâghaschwah) jusqu'au cap Ckarwan قَرَوَان, un peu au delà de Hhâçik حَاسِك inclusivement.

Quant à Doân دُوَان ou دُوَان, ce n'est pas une ville, comme Niebuhr l'a cru, mais bien une région ou vallée du Hhadramaut, située à cinq ou six journées au nord de Moukallah, et de chaque côté de laquelle s'élèvent des bourgades ou villages en vue les uns des autres. Sur la plus haute montagne de Doân sont des chambres excavées dans le roc, où les Arabes n'osent pas entrer, et qu'ils rapportent au temps de Schaddad, fils de Ad. Voyez l'*Historia anteislamica*, pag. 178, et l'Alcoran de Sale, chapitre 26, pages 223, 224 : « Do ye build « a land mark on every high place, to divert your-  
« selves? » — Et un peu plus loin : « And will ye  
« continue to cut habitations for yourselves out of  
« the mountains, etc. »

Outre les difficultés qui résultent de l'absence d'un gouvernement régulier, il y en a une qui est particulière au pays de Mahrah, mais si séduisante pour moi, qu'elle m'engagerait à braver toutes les

connaissance de la langue bhimyarique pourra jeter du jour sur ces racines quadrilitères qui embarrassent les Arabisants, parce que, en effet, elles ne semblent pas appartenir au fonds radical de la langue arabe.

autres si j'étais plus riche. Mahrah est pour l'Arabie ce que serait pour nous le pays Basque ou la Basse-Bretagne si nous avions une littérature antique dans une langue voisine du basque ou du bas-breton. Dans toute la longueur de cette côte, depuis Sayh-hoùt jusqu'à Hhâuk, et sur une profondeur septentrionale de quinze ou seize journées de caravane, on parle une langue très-distincte de l'arabe. Le bhâddj Sâlim Bânâmeb ne doute pas que ce ne soit l'antique langue de Ad et Thamoud, ces tribus contemporaines d'Abraham, antérieures à Abraham, desquelles l'Alcoran fait mention, et dont le nom était, chez les anciens Arabes, synonyme de *Uralt*, primitif. Les Arabes ne voyaient rien dans l'antiquité au delà de Ad. Tout ce qui se rapporte à une époque antérieure dans leurs légendes est emprunté aux juifs. Or j'ai lieu d'espérer que, sans sortir de Djeddah, je pourrai vous donner un spécimen de la langue de Ad et Thamoûd.

---

Le paragraphe précédent était écrit lorsque je vous ai adressé, en dehors de notre correspondance scientifique, une lettre où je crois avoir établi, mais non encore d'une manière incontestable, que la langue dont il s'agit est celle que les docteurs musulmans ont nommée l'arabe de Hhimyar. Je me fondais sur un seul passage du Ssahhâhh<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> On trouvera un extrait de cette lettre dans un des cahiers suivants.

« Celui qui entre à Zhafâr hhimyarise, » c'est-à-dire, parle la langue de Hhimyar. Cette phrase a la forme indicative ou simplement énonciative d'un fait, mais doit être prise dans un sens impératif, et revient à celle-ci : « Que celui qui entre à Zhafâr se prépare (ou se résigne) à hhimyariser, » c'est-à-dire « à parler le langage du pays. »

Ce proverbe, qui, comme je vous le disais, est encore vrai de nos jours, revient, je crois, à celui-ci : « Il faut hurler avec les loups. »

Un autre passage, extrait du Mouz'hir de Djalâl-addin Assouyoûtiyy, et dont je donne la traduction plus loin, vient à l'appui de celui du Ssahhahh; en voici le texte :

ومنهم من قال لغة العرب نوعان احدها عربية حَمِير  
 وهي لغة تكلموا بها من عهد هود ومن قبله وبقي بعضا الى  
 وقتنا والثانية العربية المحضة التي نزل بها القرآن

L'auteur auquel Ssouyoûtiyy a emprunté ce passage est Zarkaschiyy, qui écrivait vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle ou le commencement du XIV<sup>e</sup> siècle, sauf erreur.

Il résulte de ces deux textes : 1<sup>o</sup> que la langue que l'on parlait à Zhafâr du temps de Djawhariyy et avant lui était le hhimyarique; 2<sup>o</sup> que le hhimyarique est la langue qui avait cours, au moins dans le Yaman, au temps du patriarche Hoûd (Héber), et par conséquent une des plus anciennes langues parlées en Arabie et dans le monde; 3<sup>o</sup> qu'il en

restait encore quelque chose au temps de l'auteur cité par Ssouyouÿtiyy.

Maintenant veuillez bien rapprocher ces conclusions du fait dont je viens d'acquérir la certitude et que je puis formuler ainsi.

On parle encore aujourd'hui à Mirbât et Zhafar une langue sémitique qui diffère plus de l'arabe que l'arabe ne diffère de l'hébreu, et a plusieurs mots en commun avec cette dernière langue, comme *فنى* *féné*, visage; *قَم* pluriel *قَمَم* *fa'm*, pluriel *sēm*, jambe, etc. *عُقب* *èguéb* (*ἀγαπᾶν*), aimer.

Dans un mémoire adressé par notre Académie des inscriptions et belles-lettres aux célèbres voyageurs qu'un roi de Danemarck, Frédéric V, envoya dans le Yaman, on lit ce qui suit :

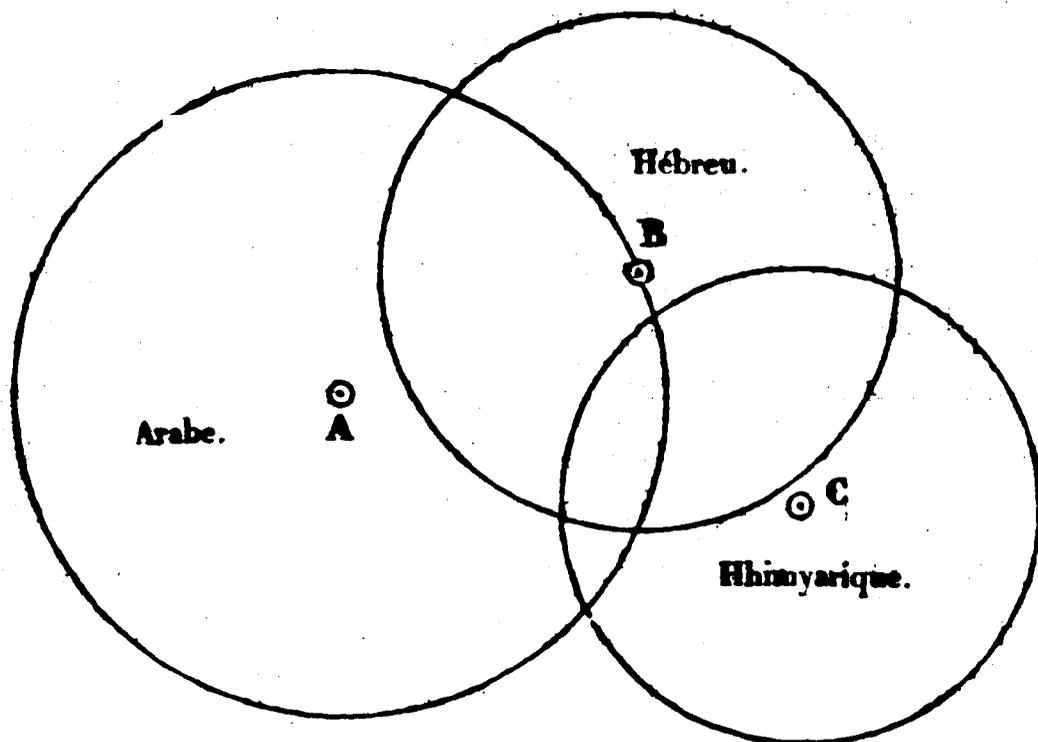
« Un désert d'une vaste étendue sépare l'Yemen  
« des cantons d'Oman et Yemama. C'est sur ces can-  
« tons éloignés..... qu'on aurait le plus grand  
« besoin d'être instruit. On ne sait autre chose de  
« Mahrah, qui confine à l'Yemen vers le Levant,  
« si ce n'est que ce pays est très-aride, qu'on y parle  
« une langue particulière, etc. » (*Questions de Mi-  
chaelis*, p. 247.)

Il y a plus de soixante-quinze ans que ces éclaircissements furent demandés, et la question relative à l'idiome de Mahrah est restée, je crois, sans réponse. Je m'estime heureux de pouvoir remplir cette lacune, et ajouter une nouvelle langue sémitique, sinon une nouvelle Bible, aux trésors

de nos polyglottes<sup>1</sup>. Mais avant de passer outre, je dois aller au-devant d'une objection imminente : — « Comment se fait-il que les docteurs musulmans aient appelé arabe de Hhimyar une langue qui a « moins de rapports que l'hébreu avec l'arabe de « l'Alcoran? » — C'est qu'ils ont donné le nom d'Arabe, qui signifie tout simplement habitant de l'Arabie, à des races d'hommes très-distinctes et de langages différents (ainsi que vous le verrez plus loin) ; races qui se sont refoulées ou superposées dans les lieux et les temps, et dont la dernière, c'est-à-dire la moins noble et la moins arabe, de leur propre aveu, est précisément celle qui habitait le Hhidjaz au temps de Mahomet, et parlait la langue sublime de l'Alcoran.

Je crois pouvoir représenter géométriquement, par l'intersection de trois cercles, l'idée que je me forme de l'affinité de ces trois idiomes :

<sup>1</sup> Voici un exemple du parti que l'on peut tirer de la langue ehkili pour l'intelligence de la Bible. Gesenius croit que l'animal appelé en hébreu שָׁפָן *schafan* est le *يربوع* *yarbou* ou la gerboise d'Égypte. Pourtant ce mot hébreu est rendu par celui de *وَبْر* *wabr* dans la version arabe. Or le *wabr* est l'animal que les naturalistes appellent daman ; on le rencontre dans la presqu'île du mont Sinaï, dans les montagnes du Hhidjaz, et du Yaman, et partout il est connu des Arabes sous le nom de *wabr*. La question était de savoir si l'auteur de la version arabe ne s'était pas trompé en rendant *schafan* par *wabr*. Elle est résolue : le daman se nomme en ehkili *תָּפִן* *thofou*, mot dans lequel le *sch* de l'hébreu est remplacé par un *ת*, comme le *sch* de l'arabe dans le mot ehkili *تَات* *thét*. brebis, qui correspond à *שֶׂה*.



Ceci, bien entendu, n'est qu'une approximation grossière, et lorsque je connaîtrai mieux la langue hhimyarique, je pourrai bien changer un peu la position du cercle C relativement aux deux autres; mais pour le moment, voilà à peu près comme je conçois les rapports de ces trois langues.

Les Arabes du midi établissent une distinction entre le ckarâwi et le mahri. Le ckarâwi est la langue que l'on parle à Mirbât et Zhafâr, sur une profondeur de trois ou quatre journées tout au plus, et le mahri, celle qui est en usage dans tout le reste du pays de Mahrah. Mais d'après ce que m'a dit Mouhhsin, toute la différence consiste en ce que le mahri contient une plus forte proportion d'arabe. «Et en effet, ajoute-t-il, un homme de Mirbât, qui sait l'arabe, comprend la langue de Ckischin, tandis qu'un homme de Ckischin qui ne

sait que l'arabe outre son propre dialecte, ne comprendra pas la langue de Mirbât. » — L'épithète de *chkarâwi* est arabe; mais, ainsi que je vous l'ai dit, les habitants de Mirbât et Zhafâr se désignent, dans leur propre idiome, par le nom d'*Ehkkiti*, qui s'applique et à la langue et à ceux qui la parlent.

Je voudrais avancer, et je me vois perpétuellement arrêté par des questions incidentes. En voici une qui m'engagerait dans une interminable dissertation, si je voulais l'approfondir; mais comme je redoute, à l'égal de la peste, et plus que la peste, les détails fastidieux qui semblent avoir été jusqu'à présent inséparables des ouvrages d'érudition, je ne vous ferai point languir après mes conclusions.

Il y a eu, il y a peut-être encore dans l'Arabie méridionale plusieurs lieux du nom de Zhafâr. Selon Fayrouzâbâdiyy il y en a quatre :

وَذَافَارُ كَقَطَامٍ بَلَدٌ بِالْيَمَنِ قُرْبَ صَنْعَاءَ إِلَيْهِ يُنْسَبُ  
الْجَزَعُ وَآخَرُهَا قُرْبَ مِرْبَاطٍ إِلَيْهِ يُنْسَبُ الْقَسَطُ لِأَنَّهُ يُجَلَّبُ  
إِلَيْهِ مِنَ الْهِنْدِ وَحِصْنٌ يَمَانِيٌّ صَنْعَاءَ وَآخَرُ شَامِيَّتِهَا

Niebuhr indique aussi plusieurs villes de ce nom (*Description de l'Arabie*, page 206), et l'on me dira sans doute : — « De laquelle de ces villes « Djawhariyy a-t-il voulu parler? Est-ce bien de la « vôtre? » — Djawhariyy ne mentionne, dans son dictionnaire, qu'une seule ville du nom de Zhâfar, et celle dont il parle est évidemment la capitale des Hhimyarides. — Voici son texte :

وَذَافَارٍ مِثْلُ قَطَامٍ مَدِينَةٌ بِالْيَمَنِ وَمِنْهُ مَنْ دَخَلَ ظَفَارَ  
 حَمْرٍ وَجَزَعُ ظَفَارِيٍّ مَنْسُوبٌ إِلَيْهَا وَكَذَلِكَ عُودُ ظَفَارِيٍّ  
 وَهُوَ الْعُودُ الَّذِي يُتَبَخَّرُ بِهِ

« Zhafâr est une ville du Yaman à laquelle se  
 « rapporte le proverbe : Celui qui entre à Zhafâr  
 « fera bien de hhimyariser. C'est de cette ville que  
 « vient l'onyx zhafarique, et le bois zhafarique, qui  
 « est le bois employé dans les fumigations. »

Suivant Fayrouzâbâdiyy, il y aurait eu deux  
 villes et deux châteaux ou forteresses de ce nom.  
 — Nous n'avons pas besoin de nous occuper des  
 deux châteaux, dont l'un est au nord et l'autre au  
 sud de Ssanâ. Quant aux deux villes, Fayrouzâbâ-  
 diyy en met une dans le voisinage de Ssanâ, et  
 l'autre dans le voisinage de Mirbât. Il rapporte  
 l'onyx à la première, et le *ckoust* à la seconde, en  
 observant que cette substance y est apportée de  
 l'Inde. Il définit le *ckoust* : un bois de l'Arabie et  
 de l'Inde, qui a une multitude de propriétés médi-  
 cinales, et qui s'emploie en potion, en liniment, en  
 fumigation. Djawhariyy définit le même mot : *une*  
*drogue de la mer.*

Aboulféda, dans sa Géographie (page 93 du texte  
 nouvellement imprimé à Paris), a consacré à la  
 ville de Zhafâr un article où il fond avec un art  
 infini les deux Zhafâr en un seul. Pour tout conci-  
 lier, il suppose que cette ville, située selon lui

au fond d'un golfe, se trouvait primitivement sur la côte générale de l'Océan, ou mer méridionale, mais qu'elle s'était ensuite avancée dans l'intérieur, et avait ensuite marché vers le nord, *due north*, jusqu'à une distance de 100 milles du point de départ, en sorte qu'au temps d'Aboulféda, les bâtiments, qui faisaient le commerce de l'Inde, ne pouvaient sortir de Zhafâr qu'avec un vent de terre. (Je le crois bien.) Cette ville n'est, selon lui, qu'à 24 parasanges de Ssanâ. — Bon pour le Zhafâr, dont les ruines se trouvent, au rapport de Niebuhr, dans le voisinage de Yérim, sur la route de Mokha à Ssanâ, et qui n'a jamais été port de mer; mais pour mon Zhafâr à moi, la capitale des Hhymyarites, le Sephar de la Bible (*Genèse*, x, 30), je vous réponds qu'il est à deux cents parasanges de Ssanâ pour le moins. Je suis convaincu que c'est de ce dernier emporium, situé sur l'Océan, dans le voisinage de Mirbât, que Maçoudiyy a voulu parler lorsqu'il dit que la plupart des rois de Yaman ont résisté à Zhafâr, et comme cette cité, enrichie par le commerce de l'Inde, était la ville la plus intéressante de l'Arabie méridionale et de toutes les Arabies, je suis très-porté à croire que son homonyme du Yaman occidental fut bâtie et nommée ainsi, dans un esprit de rivalité, par le chef d'une province démembrée, lequel voulait pouvoir dire : Je règne à Zhafâr. Si cette opinion est fondée, il faudra reporter le pays de Hhymyar à près de deux cents lieues à l'est de

la région où il est indiqué sur nos cartes, ou admettre que la ville la plus importante de ce pays-là était une ville limitrophe.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la plus ancienne ville du nom de **ظفار** *Zhafâr* est généralement identifiée avec celle que la Bible nomme *Sephar*; du moins les savants qui font autorité, depuis Bochart jusqu'à Gesenius, paraissent d'accord sur ce point; encore bien que le *Sephar* de la Genèse soit écrit par un *samech* ספּ, tandis que celui des Arabes s'écrit par un **ظ** *zha*; mais il est bon d'observer que les gens du pays prononcent ce mot *Isfôr*, en sorte qu'il faudrait l'écrire dans leur langue par un **ض** ou un **ص**, lettres qui correspondent au *ʿ tsadé* et nous rapprochent du **ס** *samech*. L'identité de *Sephar* avec l'antique *Zhafâr* une fois admise, il s'ensuit de toute nécessité que la plus ancienne ville du nom de *Zhafâr* est celle qui se trouve, ou plutôt se trouvait dans le voisinage de *Mirbât*; car, si c'était l'autre, c'est-à-dire la ville située à 24 parasanges de *Ssanâ*, dans le *Yaman* occidental, le pays de *Hhadramaut* n'eût point été compris dans les limites assignées par Moïse aux enfants de *Joctan*, limites qui sont *Mécha* à l'ouest, et *Sephar* à l'orient. Pour que *Sephar* soit leur limite orientale, il faut absolument qu'elle se trouve au delà du *Hhadramaut*, et c'est ce que *Niebuhr* a fort bien compris. (*Voyage en Arabie*, t. I, p. 119; *Descr. de l'Ar.* p. 206 et 251<sup>1</sup>.)

<sup>1</sup> Voyez aussi l'article **שפּר** dans le Dictionnaire hébreu de Ge-

Cependant Niebuhr paraît croire que la résidence des anciens rois hhimyarites était la ville dont les ruines se trouvent près de Yérim. A cela, je réponds par ces trois faits :

Maçoudiyy ne parle que d'une seule ville du nom de Zhafâr , qui était la résidence habituelle des rois du Yaman.

Djawhariyy ne parle que d'une seule ville de ce nom , où il fallait absolument savoir le hhimyarique pour se tirer d'affaire.

Enfin le géographe ~~M~~oulséda ne parle que d'une seule ville de ce nom , qui était un port de mer sur l'océan Indien.

Or il est clair que tous les trois ont voulu parler de la même cité; car lorsqu'il y a dans un pays plusieurs villes portant le même nom , le géographe ou le lexicographe , qui ne fait mention que de l'une de ces villes, et lui consacre un article à l'exclusion

senius. Il est remarquable que la *montagne d'Orient*, ou la *montagne d'Arabie*, selon la version de Gesenius, porte dans la langue ehkili le nom de *ساجر* *sagér*, qui a le même sens qu'en arabe, et signifie de plus *ساجد*, c'est-à-dire *hochland*, ou *plateau Nadjd*. Si l'auteur sacré a voulu parler de la montagne où croît l'encens, ou de la chaîne qui forme la ceinture du Nadjd, le mot hébreu peut encore être considéré comme la traduction du nom ehkili *سحر* *shhèr*, quoique aujourd'hui ce mot ne signifie plus autre chose que la montagne même. En hébreu *שחר* veut dire l'aurore. — En ehkili l'orient se dit *صلوات* *ssolót*, mot qui signifie *prière*, et se rapporte peut-être à l'ancienne Ckiblah des Sabéens ou adorateurs de l'armée céleste.

des autres, a nécessairement en vue la plus importante, la plus renommée. Mais la principale ville du nom de Zhafâr était, pour les Arabes, la résidence des rois de Hhimyar. Donc le Zhafâr situé sur l'océan était la capitale des rois de Hhimyar.

Le nom de Zhafâr s'applique aujourd'hui, non plus à une ville en particulier, mais à une série de villages situés sur la côte ou près de la côte de l'océan Indien, entre Mirbât et le cap Sadjir راس ساجر. Du plus oriental au plus occidental, il peut y avoir la distance de 17 ou 18 heures, ou deux journées de caravane. Voici les noms de ceux qui avoisinent le rivage en allant de l'est à l'ouest : Tâckah, Addahâriz, Albélid, Alhhâfah, Ssalâlah, Awckad, طاقة, عوقد, صلاة, الحافة, البليد, الدهاريز. Les quatre premiers sont sur la mer, et les deux derniers à peu de distance du rivage. Celui que l'on nomme Bélid ou Hharckâm حرقام (c'est le nom ehkili) est en ruines, mais en ruines splendides; c'est l'antique Zhafâr. Mouhhsin, de qui je tiens mes renseignements, a visité ces débris. Il m'assure y avoir vu et l'ogive et la voûte en plein cintre<sup>1</sup>. Toutes les pierres employées par les architectes de Zhafâr sont taillées avec une précision géométrique, et l'on remarque dans chaque maison une mosquée ou un oratoire. Voici la tradition relative à cette particularité.

Autrefois il n'y avait à Zhafâr qu'une mosquée

<sup>1</sup> L'ogive pure est dans toutes les maisons de Djeddah et de la Mecque.

pour tout le monde. Un Arabe du désert, étant entré dans la ville à l'heure de la prière du soir, alla dans la mosquée, où se trouvait réunie toute la population mâle, et, la prière finie, demanda l'hospitalité aux habitants. Ce fut à qui l'aurait pour hôte; les uns le saisirent par un bras, les autres par l'autre, et chacun, tirant de son côté, le Bédouin fut écartelé vif. Le prince qui régnait alors, craignant que pareille scène ne se renouvelât, ferma la mosquée commune, et ordonna que chaque habitant eût une mosquée particulière. « Dorénavant », dit-il aux habitants de Zhafâr, « lorsqu'un étranger entrera dans vos murs, il sera l'hôte de celui dans la mosquée duquel il aura mis le pied. »

Aboulféda n'avait pas tout à fait tort en disant que Zhafâr est situé au bord d'un golfe, et que les bâtiments n'en pouvaient sortir qu'avec un vent de terre; car Bélid est bâtie sur une presqu'île ou ci-devant presqu'île, entre l'océan et un golfe ou ci-devant golfe; en sorte que le port se trouvait autrefois derrière la ville par rapport à un spectateur placé au large. Aujourd'hui, pendant presque toute l'année, au moins à la marée basse, le golfe est un lac, et la presqu'île un isthme, l'entrée du port s'étant obstruée à la longue; mais ce qu'il y a de curieux, c'est que ce lac est un lac d'eau douce. Dans la saison des pluies (en été comme dans l'Inde), il redevient golfe, golfe d'eau douce à la marée basse, et d'eau salée à la marée haute.

Il n'y a plus aujourd'hui que trois ou quatre maisons habitées dans toute la ville de Zhafâr, c'est-à-dire à Béliid; la ruine de cette ville est, dit Mouhhsin, une punition du ciel; Dieu ensevelit les habitants sous les décombres de leurs palais, à cause du mauvais usage qu'ils faisaient de la magie. Ils s'en servaient pour amener dans leurs lits les plus belles femmes des pays étrangers; car ils étaient si habiles dans cette science, qu'ils pouvaient, en traçant des caractères dont le secret est perdu, enlever, le soir, à plus de mille lieues de distance, une femme à son mari, et la lui restituer avant l'aurore.

Je reviens au sujet primitif de cette quatrième lettre qui, jointe aux trois autres, forme un *tout quelconque* sur l'antiquité maaddique et sur une partie de l'antiquité yamanique. La bataille de Kou-lâb manquait à mon choix de traditions, parce que selon les *rouwâh*, c'est une des trois grandes journées du paganisme, et que j'ai donné les deux autres, la journée de Schib Djabalah, et la journée de Dhou-Ckâr. — Quant à l'histoire de Moudâd, M. de Sacy l'a fait connaître, mais, je crois, d'après le *Sîrat-arraçoul* d'Ibn-Hichâm (je n'ai pas son mémoire sous les yeux). La version que je vous envoie ou vous enverrai est extraite de l'Aghâ-niyy, et quoique évidemment apocryphe en grande partie, elle doit renfermer beaucoup de choses vraies. Sans rapporter, comme Schultens, les vers qui lui servent de véhicule, au temps de Salomon,

on peut très-bien admettre qu'ils sont de l'époque djourhoumique. Il est vrai que Djalâl-addîn Assouyoûtiyy ne les cite point au nombre des specimens de poésie antique d'une authenticité bien avérée; mais il ne les exclut pas non plus expressément, comme il le fait pour les vers attribués au Toubbâ (et avec raison, — car ce Toubbâ parlait la langue hhimyarique et ne s'amusait probablement pas à composer des vers en arabe). D'ailleurs je trouve dans l'Aghâniyy, relativement à l'air sur lequel on chantait autrefois ce fragment, un renseignement qui ne me permet pas de douter de son antiquité : وفيه لاهل مكة لحن قديم « Les gens « de la Mecque chantent ces vers sur un air fort « ancien. »

La mention faite des Amalécites dans la tradition relative à Moudâd m'a suggéré une idée que j'ai d'abord repoussée comme insoutenable, mais qui a fini par s'emparer de mon esprit. Je vous l'ai déjà communiquée sommairement. Pour la présenter ici avec tous les développements qu'elle comporte, je dois commencer par vous offrir un précis de ce que je sais touchant les Arabes primitifs. Cet exposé est d'ailleurs indispensable à la solution complète des questions soulevées par la nouvelle langue, lesquelles vont, par ce moyen, se trouver approfondies incidemment.

Presque toute mon érudition sur ce sujet est empruntée à Djalâl-addîn Assouyoûtiyy. Voici ce qu'il dit au chapitre 1 de l'ouvrage intitulé *Mouz'hir*

*fi ôuloûm alloughah*, dont je possède un exemplaire fait d'après une excellente copie du manuscrit autographe de l'auteur, copie sur laquelle il avait écrit plusieurs choses de sa main. Mon exemplaire est de l'an 960 de l'hégire, évidemment écrit de la main d'un lettré, mais non collationné avec l'original; c'est là son unique défaut. — Voici ce qu'on y lit :

« Abd-almalik a dit : La langue primitive, celle  
 « que parlait Adam à sa sortie du paradis terrestre,  
 « était arabe mais à la longue elle se corrompit et se  
 « transforma en *souryâniyy*, mot dérivé de *souûriyah*,  
 « qui est le nom du pays que nous appelons la terre  
 « de l'Ille (la Mésopotamie) : c'est ce pays-là qu'ha-  
 « bitaient Noé et son peuple avant le déluge. La  
 « langue *souryâniyy* ressemblait à de l'arabe mal  
 « parlé. Or cette langue était celle de toutes les per-  
 « sonnes qui entrèrent dans l'arche de Noé, à l'excep-  
 « tion d'un seul individu qui avait nom Djourhoum ;  
 « car ce Djourhoum parlait l'arabe primitif. Après le  
 « déluge, Iram fils de Sâm (Aram fils de Sem) épousa  
 « une des filles de Djourhoum, qui parlait la langue  
 « de son père; d'où il advint que l'arabe se transmit  
 « aux fils d'Iram, Awfs (Us) père des tribus de Ad et  
 « Abîl, et Djâthir (Gether) père des tribus de Tha-  
 « mouûd et Djadîs. La tribu de Ad est encore appe-  
 « lée Djourhoum, du nom de son aïeul maternel.  
 « Quant à la langue *souryâniyy*, elle se conserva dans  
 « la postérité d'Arfakhschadh (Arphaxad), autre fils  
 « de Sâm, et se transmit de père en fils jusqu'à

« Ckahhtân (Joctân), l'un de ses descendants, qui  
 « habitait le Yaman. Vinrent ensuite dans le Yaman  
 « les enfants d'Ismaël, de qui les enfants de Ckahhtân  
 « apprirent la langue arabe. »

D'après cette tradition, l'arabe primitif (fort différent de l'arabe de Mahomet) serait une langue araméenne; et c'est ici le lieu d'observer que dans l'idiome de Isfôr (Zhafâr), *ber*, dérivé de *mbéra*, veut dire fils. Quant à l'autre langue sémitique, qu'Abdalmalik appelle Souryâniyy, il paraît, comme nous allons le voir, que les Joctanides y renoncèrent à une époque extrêmement reculée. Si elle se conserva quelque part, ce fut sans doute dans la Mésopotamie et la Chaldée.

Abdalmalik prétend que les enfants de Ckahhtân, qui parlaient primitivement cette langue, apprirent l'arabe des enfants d'Ismaël. De quel arabe veut-il parler? Remarquez que selon l'opinion généralement reçue, Ismaël apprit l'arabe des Djourhoumides, chez lesquels il s'établit; or il y a eu deux races de ce nom. Voici ce qu'Aboulséda nous apprend au sujet de l'une et de l'autre : « Le nom  
 « de Djourhoum s'applique à deux peuples bien  
 « distincts : l'un est *Djourhoum aboulâ* (*Djurhumidæ*  
 « *priores*), peuple contemporain des Adites qui a  
 « disparu du monde, et dont l'histoire est perdue  
 « aussi bien que la postérité; l'autre est *Djourhoum*  
 « *atthâniyah* (*Djurhumidæ posteriores*) qui descen-  
 « dent de Djourhoum, frère de Yâroub et fils de  
 « Ckahhtân. De ces deux frères, l'un, Yaroub, régna

« sur le Yaman, l'autre régna sur le Hhidjâz. » Selon cette opinion, la dynastie des Djourhoumides postérieurs, qui subsistait encore vers la fin du second siècle de notre ère, aurait commencé beaucoup plutôt qu'on ne le suppose généralement. Ce fut, dit-on, de ces derniers Djourhoumides qu'Ismaël apprit l'arabe. Mais quel arabe? Les docteurs musulmans veulent que ce soit l'arabe du Coran; — je ne m'y oppose pas, — et à cet effet ils font Ismaël contemporain d'un certain Mouâd, bisaïeul de celui en qui finit la dynastie Djourhoumide. Un pareil anachronisme peut passer en pays musulman, mais non en pays chrétien. Au reste, je ne crois pas qu'il fût nécessaire. Quoique la langue du Coran soit assurément la dernière de celles qui ont eu cours en Arabie, je l'estime d'une haute antiquité. « Almodad est un des fils de Joctân (Gen. x, 26); or ce nom n'est ni hébreu, ni chaldaique, ni hhimyrique; il est arabe: car le hhimyrique rejette le *lâm* de l'article aussi bien que l'hébreu et le phénicien, et puisqu'Aboulféda nous apprend que les anciens rois du Hhidjâz étaient issus de Joctân, rien n'empêche de supposer qu'Almodad était un de ces rois; on peut même le faire contemporain d'Abraham, en observant qu'il pouvait bien être descendant de Joctân, mais non son fils immédiat, puisqu'il porte un nom pris d'une autre langue que celle de son père. — Le Hadhôm de la Bible, autre fils de Joctân, est identifié avec Djourhoum par Ibn-abd-Rabbouh.

Selon mon humble opinion, les enfants de Ckahhtân ou Joctân n'ont adopté l'arabe des enfants d'Ismaël qu'à l'époque de l'invasion de l'islamisme; encore y en a-t-il des milliers qui ne le savent point et ne le comprennent point à l'heure où je vous écris. — Quant à la langue qui superséda le Souryâniyy des Joctanides dans l'Arabie méridionale, immédiatement après l'époque de Ckahhtân, ce n'est pas l'arabe de l'Alcoran, mais, comme vous allez le voir, l'arabe de Hhinnyar, que les docteurs musulmans disent être le même que celui de Ad, de Thamoud, et des Djourhoumides *priores*; — ainsi, lorsque les interprètes de l'Alcoran expliquent ces mots : *Kalâmourn ârabiyyoun moubinoun*, par ceux-ci : *Kalâmour Djourhoumin*, ce dernier nom doit s'entendre des Djourhoumides postérieurs. — Les docteurs musulmans auraient bien voulu pouvoir établir la priorité de leur langue sacrée sur les autres; mais leurs aînés, les Arabes du Yaman, étaient là, tout prêts à leur donner un démenti. Alors qu'ont-ils fait? Ils ont abusé de l'immense compréhension de cette épithète d'*arabe*, pour l'appliquer à deux langues totalement différentes, ou du moins aussi différentes que peuvent l'être deux langues sémitiques, et ils ont dit : l'*arabe numéro un* pour l'arabe du Yaman, et l'*arabe numéro deux* pour celui du Hhidjâz. Selon Abdalmalik « la langue primitive tait arabe, » il aurait pu dire comme nous : « était l'arabe, » avec l'article; mais il ne l'a pas osé. Un peu plus loin,

en parlant de Djourhoum, il dit : « sa langue était « l'arabe *prior* (*alârabiiyyou luwwal*) [sic]; » or l'arabe *prior* suppose l'arabe *posterior*, tout comme les Djourhoumides *prior*es supposent les Djourhoumides *posterior*es. — Au reste, quelques docteurs ont avoué franchement, comme nous allons le voir, ce que tout le monde savait.

Voilà donc déjà, dans le midi de la péninsule arabique, une langue différente de celle de l'Alcoran; mais ce n'est pas la seule, puisque, suivant Abdalmalik, Ckahhtân parlait le souryâniyy. *A priori* je ne crois pas que ce fût le syriaque, quoique les chrétiens de Syrie nomment ainsi leur langue sacrée (par respect pour le grec qui est celle des Évangiles), mais plutôt une langue intermédiaire entre l'ancien chaldéen et la langue de Canaan, ou l'hébreu.

Je continue les citations du Mouzhir.

« Suivant Ibn-Dihhyah, la dénomination d'arabe « s'applique à des nations très-distinctes. La première est celle des Arabes *âribah* ou *ârbâ* (c'est-à-dire des Arabes par excellence) : ce sont les Arabes « purs (*Khoullass*), lesquels comprennent neuf tribus, « toutes de la postérité d'Iram, fils de Sâm, fils de « Nouhh, et dont voici les noms : Ad, Thamoud, « Oumayyim, Abil, Tasm, Djadis, Amlick, Djourhoum et Wabâr. Ce fut d'eux qu'Ismaël apprit « l'arabe. » — Cela est contraire à l'opinion généralement reçue; car il ne peut être question ici que des Djourhoumides *prior*es. — « La seconde nation est

« celle des Arabes *moutarribes*, mot que le Ssahhâh explique par ceux-ci : *alladhîna laysoû bikhoulass*, ceux qui ne sont pas purs; ce sont les descendants de Ckabhâtân. La troisième nation est celle des Arabes *monstarribes*, mot que le Ssahhâh définit comme le précédent; c'est la postérité d'Ismaël; ce sont les enfants de Maâdd, fils d'Adnân, fils d'Oudad<sup>1</sup> ». —

— Ibn-Dourayd a dit dans le dictionnaire intitulé *Djamharah* : les Arabes *âribah* comprennent sept tribus : Ad, Thamouûd, Imlick ou Amlick, Tasm, Djadis, Oumayyim et Djâcim. La majeure partie de ces tribus s'est éteinte; il en reste à peine quelques traces disséminées parmi les modernes... Et il ajoute : « Le fils de Ckabhâtân fut nommé *Yâroub* (il parle arabe) parce qu'il est le premier de sa race dont le langage ait passé du Souryâniyy à l'arabe, et c'est ainsi qu'il faut entendre ces paroles du Ssahhâh : Le premier qui ait parlé l'arabe est Yâroub fils de Ckabhâtân. »

— Effectivement les Arabes *âribah*, ou Arabes de pur sang, avaient dû parler cette langue avant lui. Mais Ibn-Dourayd aurait pu ajouter qu'il ne s'agit pas ici de l'arabe du Coran; il craignait apparemment d'être trop explicite ou d'appeler *arabe* une autre langue que celle de Dieu. — Continuons et ne perdons pas de vue que la question des langues est intimement liée à celle des races. — « Quelques-

<sup>1</sup> Ou *Dedân* (Genèse, x, 7 et xxv, 3). Je développerai cette idée dans un mémoire à part.

« uns ont observé que l'arabe comprend deux lan-  
 « gues (non pas deux dialectes) : l'une est l'arabe  
 « de Hhimyar, que l'on parlait au temps du pro-  
 « phète Hoûd (Heber) et avant lui, et dont il reste  
 « encore quelque chose de nos jours; l'autre est l'a-  
 « rabe proprement dit, ou la langue dans laquelle  
 « l'Alcoran a été révélé. »

Ce dernier passage est formel et nous montre à quelle hauteur il faut reporter la langue hhimyarique dans l'échelle des siècles. Ce n'était pas la langue de Mahomet, ce n'était pas la langue de Ckahhtân, mais bien celle que l'on parlait dans le Yaman lorsque Ckahhtân vint s'y établir, et que son fils Yâroub adopta, tout comme les fils et neveux de Mouhhammad-Aliyy-pacha ont adopté la langue des Arabes qu'ils gouvernent. C'est celle de la plus ancienne des trois races qui ont habité l'Arabie. Cela posé, lorsque l'on vient à réfléchir que Ckahhtân, chef de la race intermédiaire, est identifié avec le Joctân de la Genèse, et qu'il n'y a que quatre générations entre ce Joctân et Noé, on est tenté de dire du hhimyarique ce qui a été dit de l'arménien, « que cette langue se parlait avant le déluge »; et si la multitude des articulations diverses et des sons différents est un caractère d'ancienneté, aucune langue, je crois, ne peut sous ce rapport entrer en rivalité avec le hhimyarique : car j'ai déjà distingué dans cet idiome trente-quatre ou trente-cinq articulations ou consonnes, outre six voyelles pures, et autant de

voyelles nasales, sans compter les *scheva* ou semi-voyelles.

Mais Ckahhtân, fondateur de la colonie Joctanide, parlait une autre langue, le souryâniyy, ou la langue de Soûriyah, qui est la Mésopotamie. Il était, comme les Abrahamides, de la tige d'Arphaxad. De ces deux données nous pouvons inférer que sa langue était voisine de celle que parlait Abraham avant son établissement dans la terre de Canaan, ou de celle que parlait Laban (*Gen. xxxi, 47*): c'est la langue que nous appelons dans nos écoles *araméenne*, du nom du pays où elle se parlait, et sans avoir égard aux généalogies. Pour moi, quand j'ai nommé la langue de Ad et 'Thamoûd *araméenne*, je n'ai eu égard qu'à leur extraction d'Iram ou Aram fils de Sem (selon les traditions arabes), et nullement au pays dont ces tribus étaient originaires; c'est du point de vue arabe, et non du point de vue biblique que j'ai employé cette dénomination; car elle ne rend ma pensée, ni dans le sens biblique, ni dans le sens philologique adopté par nos hébraïsants. Quant à la langue de Canaan ou des Phéniciens, qui est à très-peu près l'hébreu, nous l'appelons sémitique, et je crois que nous avons raison. Mais il est bon d'observer que les Hébreux n'eussent point adopté cette dénomination. A leurs yeux Canaan était fils de Cham et frère de Chus. Or Chus ou Couûsch, ou Khotûsch, considéré comme nation ou région, comprenait selon une des opinions reçues au temps de Moïse, le pays

de Saba, le pays où Joctân alla s'établir, et où les Adites étaient établis avant lui; rappelez-vous qu'au rapport d'Hérodote, les Phéniciens étaient venus des bords de la mer Érythrée, et qu'en cela il est d'accord avec la Bible; car deux frères partent ordinairement du même point. Je suis donc fondé à considérer l'idiome que l'on parle aujourd'hui à Mirbât et Zhafâr comme un reste de la langue de Chus ou Couÿsch ou Khoÿsch, d'autant plus qu'on y trouve un assez grand nombre de mots hébreux étrangers à l'arabe<sup>1</sup>. C'est une sœur de l'hébreu et une sœur aînée. Cette langue devait avoir cours dans l'Éthiopie comme dans l'Arabie méridionale. Je ne puis pas vérifier cette induction, parce que

<sup>1</sup> On s'est beaucoup disputé, et l'on se dispute encore, sur ce qu'il faut entendre par le pays de Chus, 1° parce qu'une portion du territoire auquel les Hébreux appliquaient ce nom est situé sur la limite du Noir et du Rouge, c'est-à-dire de Cham et de Sem; 2° parce que la nation représentée par ce même nom s'étendait, à une époque voisine du déluge, depuis les bords de l'Euphrate jusqu'en Abyssinie. Ainsi Nemrod était fils de Chus, ce qui ne veut pas dire que Nemrod était Éthiopien, encore moins qu'il fut nègre, mais que la nation à laquelle il appartenait occupait l'Éthiopie et s'y maintenait. Les Joctanides la remplacèrent dans l'Arabie méridionale, mais non dans l'Éthiopie ou Abyssinie qui, pour cette raison, conserva le nom de Chus, à l'exclusion des autres contrées primitivement occupées par les Chusites. Dès le temps de Moïse, il y avait trois opinions sur Saba, dont deux se trouvent représentées au chapitre x de la Genèse, l'une au verset 7, l'autre au verset 28. Suivant la première, Saba est fils de Rama, fils de Chus; selon la seconde, il est fils de Joctân; — sous un point de vue, petit-fils, — sous l'autre, fils immédiat; — effectivement Chus est plus vieux que Joctân. — Chus représente les Arabes *aribah*, qui possédaient l'Abyssinie, et Joctân les Arabes *mouctarribah*.

j'ai fait cadeau de ma bibliothèque éthiopienne à des gens qui en avaient plus besoin que moi, mais je suis certain d'avance qu'elle se vérifiera.

Cet idiome adopté par Yâroub, à l'exclusion de celui de Ckahhtân son père, est appelé *hhimyarique* par les Arabes moutaârribes, contemporains de Mahomet; du nom de Hhimyar, l'un des descendants de Yâroub, chef d'une longue dynastie et d'une multitude de tribus.— Aujourd'hui cette épithète ne serait comprise; ni des moutaârribes de Zhafâr, ni des moustârribes du Hhidjâz. Les premiers nomment leur propre idiome *ehhkili*; les autres l'appellent *mahri*, et plus spécialement *chrâwi* ou *grâwi*, quand il s'agit de la langue parlée à Mirbât et Zhafâr. Les habitants de cette dernière région comprennent deux castes, l'une dominante, l'autre subjuguée; or le nom d'ehhkili n'appartient réellement qu'à la première; celui de la seconde est *Shhari*, mot qui paraît venir de *Shhër*, nom de la montagne où croît l'encens. Sur la carte de Danville, cette région est appelée Sochor, sans doute d'après un auteur ancien et avec raison. La première articulation du mot *Shhër* ne peut se rendre ni en arabe, ni en français, et je la représente par un س *sîn* avec un point en dessous: *سحري*. Elle remplace le *schîn* de quelques mots arabes; exemple: *عسیرت* *écirèt*, dix. Dans ma lettre précédente j'ai eu tort d'écrire *سحاری*.

Je suis bien loin de croire que cette langue se

soit conservée sans altération depuis l'époque de Noé jusqu'à nos jours<sup>1</sup>; mais je suis persuadé

<sup>1</sup> Elle a dû même se modifier sensiblement depuis l'époque hhy-miarique, ou bien les renseignements que nous donne le Ssabhâhh sous la racine **ثب** sont en partie erronés; car le mot **ثب** ou **ثب** *thib* ou *thob*, signifie en ehkili *rejoins la troupe* (la troupe armée) ou bien *aux armes!* c'est-à-dire précisément le contraire du sens donné par le Ssabhâhh. Voici ce qu'il dit :

« *Thib*, qui en arabe veut dire *saute*, signifie *assieds-toi* dans la langue de Hhimiyyar. Assmaïyy rapporte qu'un bédouin s'étant présenté à un des rois de Hhimiyyar, ce roi lui dit : *thib* (*assieds-toi*); mais l'Arabe comprit *saute*, et sauta si bien qu'il se cassa le cou. (Le *Châmous* nous apprend sous la racine **جر** que le roi se trouvait sur un lieu élevé, et que l'action se passait à Zhafâr.) Instruit du malentendu, le roi dit : **ليس عندنا عربيت** *laysa indaná arabiyat* (l'arabe n'a point cours chez nous), en faisant sonner dans la pause le *ha* final de **عربيه** comme si ce fût un *ta* **ت**; car c'est ainsi que parlent les Hhimiyyarites. — Ils donnent l'épithète de **موثبان** *mawthabân*, mot dérivé de la racine *wathab*, à ceux de leurs rois qui ne suivent point l'armée en temps de guerre. — Une note marginale m'apprend que le roi dont parle Assmaïyy était Amr, fils de Toubba, et qu'il fut appelé **موثبان** — roi faînéant — parce qu'il ne faisait point la guerre en personne. —

Il est certain que le *ta* **ت** remplace dans la langue ehkili le *ha* final de plusieurs mots arabes, ainsi **عشرة** (dix) fait en ehkili **سفيت** *sfét* (un seul cheveu), en arabe **شعرة**. Mais quant au mot **ثب**, il s'emploie, à ce que m'a dit Moughsin, pour avertir un homme qui n'a pas entendu le cri de guerre, et l'engager à rejoindre l'armée; il le rend par ces mots arabes : **ادرك الحق**. — *Assieds-toi* se dit en ehkill **سكان** *skéf*. Au reste, pour savoir au juste à quoi s'en tenir sur cette difficulté, il faudrait pouvoir consulter les vieux de la montagne où croit l'encens.

qu'elle est du nombre de celles qui ont subi le moins de changements, 1° parce que toutes les races qui se sont succédé dans la péninsule arabique ont eu horreur des mésalliances : Ahmad-pacha, gouverneur du Hhidjâz, n'obtiendrait pas la fille d'un bédouin en mariage ; 2° parce que l'invasion persane, qui succéda à l'invasion éthiopienne au temps de Mahomet, ne put pas affecter sensiblement la langue nationale des Hhimirides. Ce qui lui a fait le plus de tort, c'est l'islamisme ; mais il est bon d'observer que les peuplades indépendantes de l'Arabie ont beaucoup mieux résisté à la religion nouvelle que la plupart des grandes nations placées en dehors. Ce n'est que tout dernièrement, et par suite de l'invasion du Wahhabisme, que les habitants de l'Assir sont devenus musulmans. Auparavant, les montagnards d'un certain canton de l'Assir faisaient coucher les voyageurs avec leurs femmes, ce qui leur avait valu le surnom de *مرقدین*

*mourackidin* (ceci du reste était considéré chez les païens comme une anomalie.)—Encore à présent, on sacrifie des vaches, comme dans le paganisme, sur le tombeau du patriarche Ssâlih (Salé, père de Héber, *Gen. x, 24*), qu'ils supposent fils de Hoûd (Héber), et dont l'emplacement est auprès de Hhâcik ; car pour le tombeau de Hoûd, il est, dit-on, dans le Hhadramaut. — Les victimes sont presque toujours volées ; il en résulte une noble émulation, qui est toute au profit des mânes du patriarche ;

car si je viens à savoir que mon voisin m'a pris une vache pour l'immoler au prophète, je n'aurai ni repos, ni contentement que je n'en aie immolé deux des siennes; et c'est ainsi que depuis quatre mille ans le sang coule tous les jours autour de la tombe de Ssâlih. Y a-t-il dans l'univers entier un mort plus favorisé que celui-là?—

Je reviens à l'histoire de Moudâd, roi de la Mecque.

Parmi toutes ces tribus d'Arabes primitifs dont Ibn-Dihyah et Ibn-Dourayd nous ont transmis les noms, il en est une qui reparait de la manière la plus inattendue à deux ou trois époques assez voisines des temps historiques, sur lesquels nous pouvons obtenir quelques renseignements distincts. C'est la tribu des Amâlick ou Amalécites; car le nom hébreu coïncide, lettre pour lettre avec le pluriel arabe de Imlick ou Amlick. — Il est vrai qu'elle ne fait que passer; elle paraît un instant sur la scène et puis disparaît. On ne sait d'où elle est venue, on ne sait ce qu'elle est devenue, et l'on n'en entend plus parler.

Maintenant, veuillez bien répondre à cette question : ne serait-il pas étonnant que les Arabes, au temps de Mahomet, n'eussent conservé aucun souvenir, — je ne dirai pas historique, — ce serait trop exiger, — mais au moins fabuliforme, de la fulminante invasion des Romains conduits par Ælius Gallus? Il est vrai que cette invasion d'Ælius Gallus ne fut pour les Romains qu'une promenade mi-

litaire sans conséquence; mais le seul passage de ce torrent de glaives, du nord au sud et du sud au nord de la péninsule, était de nature à frapper l'imagination des Arabes; et si leur vanité ne leur permettait pas d'éterniser la mémoire de leurs défaites, il y avait de quoi la consoler dans la mortalité qui réduisit à néant les résultats de l'expédition. Ils ne furent pas assez forts pour défendre leur territoire; mais le territoire défendit ses habitants, et d'après les idées reçues alors comme à présent, ils pouvaient dire hardiment que Dieu s'était déclaré pour eux : or je crois qu'ils l'ont dit.

L'expédition d'Ælius Gallus se rapporte au temps des Djourhoumides postérieurs. Dans la tradition que vous allez lire, il n'est question que d'une seule invasion pour toute la durée de cette dynastie, invasion d'un peuple que les Arabes ne connaissent point, et qu'ils nomment Amalécites : 1° parce qu'il faut bien lui donner un nom; 2° parce que, dans l'opinion populaire, les Amalécites sont une race de géants, ce qui sauve l'amour-propre national, et en particulier celui des bédouins du Hhidjâz, lesquels n'ont pas la moindre prétention à une stature gigantesque, et se contentent d'être fort maigres et assez bien faits de leur personne. — Voyez ce que dit Aboulféda des Amalécites, page 178 de l'*Historia anteislamica*. Selon lui, les Pharaons d'Égypte étaient Amalécites. — Veut-il parler des Hyscos?

Je retrouve les Amalécites dans une autre circonstance où il y a encore invasion.

Après celle d'Ælius Gallus, je n'en connais pas de plus funeste aux Arabes que celle de Sapor Dhou'lactâf. Ouvrez l'*Historia anteislamica*, à la page 122, vous y lirez ce qui suit :

« Post Amru - al - Kaisum, regnavit filius ejus  
« Amru qui coævus fuit Saporis Dhu'l-acthafi. Huic  
« in regno successit Aas filius Kalami Amalecita, et  
« post hunc alius quidam ex Amalecitis. »

Ici les Amalécites sont ou des Persans ou des gens à leur solde. Remarquez que Ckalâm ou Cki-lâm ou Ckoullâm (de quelque manière qu'on le prononce) n'est point un nom propre arabe. — Ailleurs, page 84, Aboulféda donne un précis de l'invasion de Sapor Dou'lactâf, d'après un historien persan, qui, comme de raison, ne se doute pas des Amalécites. Un Amalécite, roi de Hirâh!... Pour son compte ou pour celui du roi de Perse? — Ce seul mot, à cette époque et en ce lieu, indique violence et ravage, il est synonyme de *Vandale*. — N'allez pas vous figurer que j'épouse la querelle des Arabes contre les Persans; je ne me sers de cette odieuse épithète que pour rendre la pensée des premiers.

Si les Arabes d'à présent, qui voient chaque année des musulmans de toutes les parties du monde, appellent encore Gog et Magog (Yadjoudj wa Madjoudj) tous les peuples situés au nord de la mer Caspienne, faut-il s'étonner que dans leurs

vieilles légendes ils aient appelé Amalécites, et les Romains d'Ælius Gallus, et les Persans de Dhoul-actâf?

Je ne m'étais point trompé dans ma dernière lettre, en signalant comme une anomalie le petit nombre de degrés contenus dans la généalogie de Hhârith - ibn - Zhâlim. Le *Sshâhâh* m'a fourni les deux degrés qui me manquaient pour que Hhârith fût plus jeune que Khâlid d'une génération. Voici la généalogie de Hhârith :

Alhhârith, fils de Zhâlim, fils de Djadhimah, fils de Yarboû, fils de Ghayzh, fils de Mourrah, etc. (le reste comme dans ma troisième lettre).

Quant au Noûman, fils de Mondhir, qui m'a donné tant de souci, je l'ai retrouvé sur la mer Rouge dans un petit ouvrage anglais à l'usage des touristes. La liste des rois de Hhîrah y est insérée d'après l'*Historia præcip. Arab. regum* de Rasmussen, ouvrage imprimé à Copenhague en 1817, et dont je n'avais pas connaissance. Le savant Danois a eu sous les yeux le texte complet de Hhamzah d'Ispahan, texte que M. de Sacy regrettait de ne pas pouvoir consulter, dans un mémoire fort antérieur à l'ouvrage du Danois. L'époque de l'avènement de notre Noûman est fixée, dans le catalogue de Rasmussen, à l'an 500 de Jésus-Christ, 71 ans avant la naissance du prophète, et suivant ce même catalogue, la durée de son règne n'eût été que de quatre ans. Je soupçonne quelque erreur dans cette chronologie; mais si mon soupçon est fondé, l'er-

reur ne va pas au delà de 18 ans. Vous vous rappelez que j'ai placé le meurtre de Khâlid en l'an de Jésus-Christ 521, ou 50 ans avant la naissance de Mahomet. J'ajouterai ici que selon une tradition du plus haut intérêt, que M. Perron vous fera bientôt connaître, Toubba le jeune, celui qui assiégea Médine, était contemporain de Khâlid-ibn-Djafar et de Ckays-ibn-Zouhayr, et qu'on lit ce qui suit dans le *Ckâmoûs* sous la racine قوس :

وَذُو الْقَوْسِ سِنَانُ بْنُ عَامِرٍ لِأَنَّهُ رَهْنٌ قَوْسَهُ عَلَى الْإِثْمِ  
بِعِيرِي الْحَارِثِ بْنِ طَالِمِ النُّعْمَانِ الْأَكْبَرِ

On peut conclure de ce passage que le Noûman, contemporain de Hhârith-ibn-Zhâlim, n'est pas Abou-Ckâboûs; mais il ne faut pas non plus l'identifier avec Noûman-le-Borgne, parce que cela reporterait le commencement de la guerre de Dâhhis à une trop grande distance de l'islamisme.

En donnant, dans ma seconde Lettre, le terme تَضَع pour un mot dont les lexicographes arabes n'avaient point eu connaissance, je commettais une erreur que j'ai déjà relevée; il se trouve dans leurs dictionnaires sous la racine وَضَعَ. Quant au mot تَيْن que portaient mes trois exemplaires de l'*Aghâniyy*, il paraît qu'il faut le lire يَتْن *yatn*, en changeant les points de place. Je dois ces renseignements au Schaykh Mouhhammâd dont je viens de recevoir une lettre pleine de science et de bonne volonté.

Je me suis livré à une longue dissertation sur la visière des Arabes, et les mots *مغفر*. *تفنع* etc. pag. 32, et 33 de ma lettre à M. B. Duprat, et cela faute d'avoir lu l'ouvrage de Niebuhr. Grâce à Dieu, cette dissertation m'a conduit à bon port, et pourtant je la regrette, parce que l'on doit regretter le temps employé à crocheter une porte ouverte. Voici ce que je lis à la page 239 de la description de l'Arabie :

« Les bédouins ou Arabes errants sont guerriers ;  
 « ils font leurs campagnes sur des chevaux ou sur  
 « des chameaux. Leurs armes sont le sabre, une  
 « lance, un grand couteau qu'ils portent au-devant  
 « du corps, et chez quelques-uns un mousquet à  
 « mèche. Ils portent une cuirasse, c'est-à-dire une  
 « cotte d'armes tissée de fils de fer et un casque  
 « avec un manteau (sic), aussi de mailles de fer, qui  
 « leur tombe sur les épaules, et qui étant affermi par  
 « devant avec une cheville, leur couvre le visage excepté  
 « les yeux. »

Cette armure venait sans doute de la Perse ou de l'Inde, et vos héros doivent en avoir porté de semblables.

---

Ma quatrième Lettre sur les Arabes termine une série et en ouvre une autre. Dans la première, dont M. Perron a pris la suite, je crois avoir mis hors de doute qu'en fait de textes arabes, on ne peut

rien publier de plus intéressant que l'*Aghâniyy* et le *Kitâb-alcikd*. Eh bien, Monsieur, les civilisateurs de l'Égypte s'opposent à cette publication; je vous les dénonce à vous et à l'Europe.

Je vous ai parlé de l'entreprise typographique de deux Algériens, Ahhmad-Effendi et Hhâddj-Hhaçan, et du vif intérêt que j'y prends, intérêt purement scientifique, comme vous le savez. Au moment où je quittais l'Égypte pour l'Arabie, ils étaient en train d'imprimer à leurs frais les textes que je regarde comme les plus dignes de voir le jour, et leurs travaux marchaient avec un succès inespéré, lorsque Moukhtâr-Bey, ministre de l'instruction publique, s'est avisé de faire main basse sur leurs presses. Moukhtâr-Bey a étudié, — ou du moins séjourné — en France.... L'on voit par ce trait combien il a profité de son séjour, et quel intérêt il porte à l'instruction publique de l'Égypte. Heureusement pour nous, le consulat du Caire est géré en ce moment par un homme énergique, et qui sait au besoin forcer les Turcs à respecter nos droits. M. Toppel est monté à cheval, a fait restituer sur l'heure les objets saisis, et chasser les soldats de l'imprimerie de nos protégés. Cependant les travaux sont suspendus, en attendant la décision qui doit venir d'en haut. — Notez bien qu'Ahhmad-Effendi n'a fait monter son imprimerie que sur l'assurance qui lui fut donnée par M. de Lesseps, que le gouvernement du pacha ne pouvait l'inquiéter en aucune manière. C'est du moins ce

qu'il m'a dit, lui Ahhmad-Effendi. — Au reste, ce contre-temps ne m'étonne point. Une noble industrie, une industrie indépendante peut-elle s'exercer tranquillement en présence de gens qui ne vivent que d'intrigues, et qui, malgré les louables efforts de leur maître pour les civiliser, veulent absolument s'en tenir au régime antique et scorbutique de la faveur?

C'en est assez sur ce triste sujet. Revenons à l'histoire ancienne d'Arabie, plus récréative que l'histoire moderne de l'Égypte, et donnons d'abord la tradition relative à Moudâd; après quoi nous finirons, ainsi que nous avons commencé, par une journée du *Kitâb-alickd*.

(La suite au prochain numéro.)

---

## CRITIQUE LITTÉRAIRE.

---

Examen critique de l'ouvrage intitulé : *Die altpersischen Keilinschriften von Persepolis, etc.* von D' Chr. Lassen.

( Suite. )

M. Lassen se place immédiatement au centre de son sujet. Il trace rapidement les limites géographiques dans lesquelles se trouvent les inscriptions cunéiformes, et montre ces limites, d'abord res-